

falaises de Normandie monter d'heure en heure le bruit de la mer. Ce n'était pas au mesmérisme, c'était à la liberté, écrivait Bergasse à son ami, qu'il s'agissait d'élever un temple.

Les salons de ce temps ne ressemblaient déjà plus aux salons du dernier règne. L'esprit public avait changé comme change un adulte devenu homme fait. On dogmatisait toujours comme d'Alembert, on déclamait comme d'Holbach, on riait comme Diderot ; mais ce n'étaient plus les maîtres qui tenaient le devant de la scène, c'étaient les élèves de *l'Encyclopédie*, se sentant plus près des réalités et du succès, plus journalistes que savants, plus enclins aux querelles de la politique courante qu'aux spéculations de la philosophie pure. La maison du banquier Kornmann est signalée dans les mémoires du temps comme un des quartiers généraux de cette armée de l'opinion qui marchait à l'assaut de l'ancien régime. On y rencontrait à côté de Bergasse, qui logeait sous le même toit que son ami, Brissot, fameux dans le petit cénacle pour avoir visité, par amour de la liberté, l'Angleterre, les Etats-Unis et même la Bastille ; Lafayette, déjà populaire pour sa campagne d'Amérique, comme devait l'être au douzième siècle un héros de retour des croisades ; Carra et Gorsas, qui se préparaient à la liberté prochaine des journaux par la licence des pamphlets ; d'Espréménil, en train de se compromettre au parlement contre la cour en attendant de s'illustrer à la Constituante contre les ennemis du trône ; l'abbé Sabatier, autre violent parlementaire, plus influent sur ses collègues que considéré dans le public ; Péthion de Villeneuve, qui devait être le triste maire de Paris du 10 août ; Clavière, son Pylade, financier et Genevois comme Necker, futur ministre de la Révolution comme Péthion, esprit fertile en vues pratiques, en idées nouvelles, mais inhabile à les produire au jour, et que Mirabeau, qui lui dut ses premiers succès comme économiste, se flattait de savoir seul